

## Variations en C mineur

### Culotte (blanche)

Neuf heures, samedi, de retour du marché. Arrêt d'autobus au coin de la rue Mont-Royal et Saint-Laurent. Une petite culotte blanche gît sur une copie froissée d'Ici.

Douze considérations anonymes.

1 Une petite conne accompagnée d'un grand couillon.

2 Dans une société qui a perdu toute référence morale, où la recherche du plaisir facile est la seule chose qui intéresse une jeunesse absurdement démotivée, il n'est pas étonnant que l'ennui pousse à des actes pseudo-iconoclastes. Cette culotte est le symbole d'un vide qui, partant d'une vaine omniprésence du sexe, envahit toute la société moderne ; elle est le symptôme du marais dans lequel la mort de Dieu noie les âmes les plus sensibles. Seule une nouvelle éthique, qui renonce à la commodité d'une autonomie sans risque apaisera la souffrance qui nous pousse à nous libérer des culottes, parce qu'incapables d'être prisonniers de l'amour des autres.

3 Âme pâle et triste, délaissée par un corps perdu. Âme vide, âme froide, âme jetée dans la saleté du jour. Âme seule. Je rêve d'un corps qui te retrouve : un corps mélancolique, beau, généreux. Le voilà. Il attend l'autobus après une pâle nuit, te sourit, te fait une place parmi ses inutiles outils de beauté, te porte chez elle, te frotte, te ranime. Le soir, elle te vêt et, fières, vous sortez.

4 Ce qui est certain, c'est que ça oblige à réfléchir. Et, réfléchir pour réfléchir, étant donné que je n'ai d'autres éléments d'appui que ma fantaisie et ma pensée, j'aime voir cette petite culotte comme le signe d'une lutte entre une sexualité socialement dominante et une autre dominée. Avant tout, deux questions adressées spécialement à ceux qui croient être en présence de l'emmerdeuse féministe de service : est-ce qu'on aurait pu trouver un slip d'homme à la place ? Peut-être, mais seulement dans un rapport homosexuel où l'*homme-jouant-le-rôle* de la femme dans l'acte de se défaire de la couverture de ses pudenda se soumet au désir de l'autre. Est-ce qu'on aurait pu trouver les deux culottes des deux « partenaires » ? Peut-être, mais ce couple de culottes ferait signe vers deux extrêmes : un qui est le bonheur de la joie du sexe sans domination préétablie et l'autre vers la fermeture des bêtes. Mais, retournons au cas qui nous a été présenté : une petite culotte blanche traîne à un arrêt d'autobus dans une grande ville. J'ajouterais que l'arrêt est situé entre un parc et une discothèque, ce qui a son importance. Voici la scène telle que je l'imagine : une fille, au visage assez disgracieux, grisée par la vodka et les compliments, libère son sac lacrymal sur l'épaule d'un bellâtre qui aurait pu être son père. La voiture est stationnée derrière le discothèque Belmont. Ils font ça vite. Le goujat ne propose même pas de la raccompagner en voiture. Sa femme ne va pas tarder, qu'il dit. Elle attend seule l'autobus et fait semblant de lire. L'autobus tarde. Le sperme coule. Elle s'essuie avec la petite culotte et la jette sur *Ici*.

5. Je trouve qu'on prend n'importe quel prétexte pour ne pas aborder les vrais problèmes qui nous entourent. On se fout de cette petite culotte abandonnée. Par contre, on ne doit pas se foutre des filles qui « perdent » leur petite culotte pour ramasser quelques sous pour une dose. Allez dans les quartiers pauvres de Montréal et vous verrez qu'il y a bien d'autres choses par terre qui méritent d'être analysées et, surtout, pour lesquelles il faudrait lutter.

6 Rendez-vous à la gare Mont Parnasse. Il ne prit pas ma valise comme d'habitude.

- Je veux que tes mains soient occupées.
- Mais pourquoi ?
- Tu verras. On va prendre un verre dans notre café.

Nous prîmes la rue de la Gaîté. Il sortit des ciseaux et coupa les bretelles du soutien-gorge.

- Mais, qu'est-ce que tu fais ?

Il le dégrafa. Le jeta sur un sac devant deux jeunes arabes. « Prends-le... Quels roploplos !... Fou, le mec... »

- J'ai honte.
- On n'est pas sur la rue Coloniale. Personne ne nous connaît. Ralentis. Attends que le feu devienne rouge. J'ai besoin que tu restes immobile pour quelques secondes. Mets un pied sur la valise.

Il me colla. Il fit semblant de nettoyer une tache sur la jupe. Il coupa l'élastique de la culotte.

- Baisse ta jambe et marche avec les cuisses bien serrées pour ne pas la faire tomber.
- C'est très désagréable.
- Ce ne sera pas long.

Nous traversâmes la rue de Rennes. Feu rouge.

- Ouvre.
- Il y a trop de gens.
- Ouvre.

La culotte tomba. Il se plia pour me dégager le pied. Il la jeta sur un poubelle.

« Certaines cochonneries, vous devriez les faire chez vous. Quelle indécence. »

Vert. Merci, mon dieu.

- Donne-moi la valise.

7 C'est le propre d'une nodosité sémantique excessive dans l'objet que de débrider la fantaisie du sujet. Le réel, vide de signification en soi, ouvre aux sujets des champs où les interprétations les plus variées croisent leurs fers. La petite culotte, en tant qu'objet qui est en contact direct et apaisé avec le sexe de la femme, est le centre d'une explosion interprétative qui couvre tout le spectre des significations d'une langue et d'une culture. S'il fut un temps dans lequel on pouvait encore dire, sans rougir, que l'humanité était née de la mise hors-la-loi de l'inceste, un temps viendra où, sans chevrotter, on parlera du saut dans l'outre-humanité facilité par ce simple triangle d'étoffe qui étouffe la violence tout en magnifiant le désir.

8 À l'ombre du mûrier les adultes somnolaient, attendant deux heures pour retourner le foin. Roberta était assise avec eux. Ses longs cheveux noirs coulaient sur son dos, ses bras, ses genoux. Elle avait treize ans et elle était si belle. Sous ses épaules dorées, les poils brodaient déjà des blanches aisselles. Marta et moi, nous n'avions que sept ans et jouions encore au cheval. Un caillou trop pointu et le cheval s'abattit. « Hop, hop, relève-toi cheval. » Le cheval était incapable de se lever. « Cheval, lève-toi ». Impossible. Sous les plis de la jupe, entre les cuisses le cheval avait vu une lumière blanche. Blanche, pure. Plus belle que tout ce qu'il n'avait jamais vu. Plus belle que Jésus.

9 Je ne comprends pas toute cette morbidité des Occidentaux envers les petites culottes. Moi, je n'y trouve rien de malsain. Elles sont pour moi des choses d'adultes, claires et propres sans aucune

traînée de l'enfance, source inépuisable de dépravation. La morbidité s'alimente de la sexualité enveloppante de l'enfance, de cette période où la sexualité couvre tout le corps laissant respirer seulement les ongles, les cheveux et les dents. Pour des Mongols, qui dans leur enfance ont vu d'autres signes de luxure, les culottes, comme les préservatifs, sont des « outils du métier », comme ceux que les danseuses s'enlèvent péniblement dans les nouveaux bars topless d'Oulan Bator, Des hameçons sans vers.

10 Je ne vois pas pourquoi en faire tout un plat. On ferait mieux de se demander pourquoi on en trouve si peu. J'ai une réponse. L'amour du risque et le risque de l'amour sont en train de s'évaporer.

11 Les petites culottes n'existent pas. N'existent que leurs couleurs. J'aurais dû écrire, plus proprement, qu'il n'existe que *la couleur*, car *leur* renvoie à un *objet* auquel la couleur en tant que qualité secondaire est censée appartenir. La couleur de la petite culotte n'est pas une qualité secondaire — primaire non plus. Elle est la substance. Il faudrait dire que la « culottitude » est une qualité de la couleur et non vice-versa. La couleur est certainement une qualité secondaire pour un chemisier, une voiture, un chapeau ou même pour la peau. Le fait que, dans ces cas, ce soit une qualité secondaire, ne signifie pas qu'elle ne soit pas importante ou qu'il n'y ait pas des situations plus ou moins favorables à la couleur. Qui oserait nier que la couleur dans un tableau de Van Gogh est plus importante que la couleur de l'intérieur des tuyaux d'égout ? Plus proches des petites culottes : la couleur des slips d'homme ou des soutiens-gorges, est beaucoup moins importante que celle qu'on est en train de regarder. Dans les slips et les soutiens-gorges la « boursoufflure » limite l'éclat de la couleur — il va sans dire que la petite culotte n'existe que devant ! Il ne faut pas voir de contradiction entre l'affirmation initiale concernant la non-existence des petites culottes et le fait « qu'elles n'existent que devant » : cette dernière affirmation naît de la nécessité de communiquer à l'intérieur des contraintes de la langue que, n'étant pas poète, je ne peux pas forcer. Les culottes ont une couleur seulement lorsqu'elles sont produites ou vendues mais du moment qu'on les regarde sur le corps d'une femme, elles remplissent leur fonction de signe — elles n'en ont pas d'autres — et disparaissent en tant que culottes pour devenir une couleur. J'ai bien écrit « qu'on les regarde », car c'est seulement pour le regard de l'autre que la petite culotte a un sens. Il faudrait donc éliminer le substantif *culotte* et garder la couleur. « Elle avait du blanc » ou « J'ai mis du noir » ou « Apporte-moi de l'orange ».

Garder le blanc, le noir ou l'orange qui font signe vers ce qu'ils ne cachent pas.

12 Ce ne sont pas les clients bizarres qui manquent, mais, ces deux-là, oh ! non, j'ai encore la petite culotte sur le siège, je dois m'en débarrasser au prochain feu, ici ça va, c'est même parfait à un arrêt d'autobus, sur *Ici*, quand ils sont montés dans la voiture je n'imaginai pas qu'ils étaient de tels maniaques, lui si souriant et elle l'air d'une bonne mère de famille, ça vous dérange si on fait des trucs un peu érotiques, je leur réponds automatiquement oui, les chauffeurs de taxi haïtiens disent toujours oui, comme les esclaves, et puis je me disais qu'ils se seraient embrassés ou caressés, elle dépose sa petite culotte blanche sur le siège en avant, pas gênée la blanche, puis elle met un pied sur le dossier de mon siège et l'autre sur le siège à côté, lui il trafique avec son cartable, il sort un pénis en caoutchouc, il s'agite, elle commence à grogner, arrêtez-vous dans le stationnement de la montagne, oh non, oh ! non, son mollet frottait contre ma tête, j'avais une envie folle de lui caresser la jambe, mais comment commencer, est-ce qu'on peut baisser le dossier, oui, on est arrivé au stationnement, elle retire ses jambes, je baisse le dossier, est-ce qu'elle peut se mettre devant, oui, je peux sortir, non restez-là, elle s'assoit

devant, jupes et blouse déboutonnées, c'est la première fois que je vois une femme blanche pratiquement nue, le poils noirs font un contraste infernal avec la peau si blanche, bien plus fort que ce que j'avais vu au cinéma, elle prend ma main et elle me la met entre les cuisses, je la caresse timidement, n'ayez pas peur, il descend de la voiture, il monte devant, il la déplace un peu plus vers moi, elle lui sourit, sort mon sexe, qu'il est beau, parfait, prend-le dans ta bouche, dès que ses lèvres m'effleurent je viens, elle m'essuie avec sa culotte, 3327 de l'Esplanade, s'il vous plaît.

## Claude (P.)

Discussion déclenchée par un article de Claude P. sur la prostitution paru dans *Le Devoir* et par deux articles parus dans la revue *Vogue* : l'un de Jean-Philippe Delhomme (*La déssexualisation*) et l'autre de Sonia Rachline (*La tyrannie de l'apparence...*). Pour Delhomme les photos dans les revues de mode déssexualisent les corps en mettant les détails du décor au centre. Rachline critique l'impératif « si vous voulez vous pouvez être belles ».

*HANNAH.* Je trouve l'article de Claude lourd et académique. Pratiquement illisible. Celui de Delhomme, en revanche, est très agréable et sans prétention, tout en n'étant pas frivole.

*ALICE.* Jusqu'à ce que le mépris envers les magazines dits féminins n'aura pas le courage de se montrer sans masque, on sera prises à les défendre avec des interventions *ad hoc* et personnalisées. Même pour certains de nos amis, *Vogue* ou *Elle* ou *Vanity Fair* pour n'en citer que trois, sont « en tant que magazines féminins » bêtes.

*ADOPLHE.* On pourrait dire la même chose de *Hustler* ou *Penthouse*...

*URSULA.* Toi, tu dois toujours sortir tes revues de con !

*IKETNUK.* Bien dit Ursula.

*HANNAH.* Ik, comme d'habitude tu te fais du capital facile. Je suis d'accord avec Alice. Mais j'ai l'impression que si on n'aborde pas des cas concrets on se laisse toujours encastrier dans de grandes théories à la mord-moi-le-nœud.

*ALICE.* D'accord, mais en même temps... non. Personnellement j'en ai ras-le-bol de continuer à prendre des cas concrets auxquels on peut faire dire n'importe quoi..

*IVAN.* N'exagère pas ! En principe on est souvent d'accord...

*URSULA.* Ces principes, tu sais où je les mets ?

*FIORENZO.* Et pourtant il n'est pas si difficile d'accorder nos positions, il suffit que toi, Alice, tu t'abandonnes un peu plus à la confiance et toi, Hannah, que tu ne te cabres pas devant tout propos théorique...

*ALICE.* Merde ! Tu ne peux pas lâcher ton paternalisme mielleux ! Tu veux toujours trouver la manière de généraliser les discours pour avoir raison et mettre les autres dans la position d'enfants capricieux...

*HANNAH.* Alice a raison. Ça ne te fatigue pas, de toujours vouloir être au-dessus de la mêlée ?

*IVAN.* Maintenant qu'on s'est bien chauffé on pourrait essayer de sortir de nos polémiques quotidiennes et de discuter.

*PATXI.* J'ai lu le texte de Claude et je ne le trouve pas mal.

*IKETNUK.* Il suffit que ça sente un peu la religion pour que tu y trouves de l'intérêt. Comme Demonc avec la porno. Vous êtes des monomaniaques. Moi, j'ai trouvé l'article de Claude une grosse merde.

*IVAN.* Cristo... Ik...

*HANNAH.* Moi je n'ai pas réussi à le terminer. Quand il commence à citer Benjamin et Agamben pour dire des choses plates, ça me tape sur le système...

*FIORENZA.* Je crois que tu as raison. Il cite des auteurs à la mode dans certains milieux pseudo-philosophiques moins pour s'aider à comprendre une idée que pour s'asseoir satisfait sur les larges épaules d'autres penseurs...

*ALICE.* Il y a aussi une manière intelligente de s'appuyer sur d'autres, Regarde l'article de Sonia Rachline. En partant du livre de Bruno Remaury « Le beau sexe faible », elle déconcerte la majorité des lectrices. Elle n'a pas besoin de se mettre au centre comme les journalistes hommes le font si volontiers ni de s'appuyer sur des noms à la mode comme Claude. C'est une femme...

*IKETNUK.* Shit. Toutes les fois qu'il y a quelque chose d'intelligent ou subtil c'est « parce que c'est une femme ». C'est du fémirdisme à la con !

*HANNAH.* Il y a quand même quelque chose dans la sensibilité des femmes que les hommes n'ont pas. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas des hommes plus sensibles que certaines femmes, mais, neuf fois sur dix...

*URSULA.* Je suis d'accord avec Ik. Vous ramenez toujours tout à un discours féministe. Même quand vous pensez ne pas le faire. La lutte de classe est tellement plus importante !

*ADOLPHE.* Toi tu te mettrais la lutte de classe même comme chemise de nuit. Tu devrais penser un peu plus à la classe de tes vêtements...

*URSULA.* T'es un gros couillon. En mettant toutes tes énergies dans le choix de tes habits tu ne peux que continuer à dire de conneries. Moi, je trouve votre comparaison entre *Vogue* et *Le Devoir* sans intérêt. Ça sert à quoi de dire que *Vogue* est plus je-ne-sais-pas-quoi que *Le Devoir* ? Ça change quoi dans la vie des exploités ? Le culturel ne me fascine pas comme vous ! (*En fixant courroucée Adolphe Demonc*). Éteins ton sourire bête ! Les jeux de maux : m-a-u-x, je peux les faire moi aussi. Oui je suis moins dans le cul-turelle... J'ai une réunion au Comité social. Je dois m'en aller. (*Elle s'enfile un vieux chandail sale et troué, embrasse Alice et Hannah et sort en claquant la porte*)

*FIORENZA.* Ça fait plusieurs fois qu'Ursula veut nous lancer dans un débat plus politique. Il faudrait qu'on l'écoute si on ne veut pas la perdre. Le fait qu'elle soit la plus jeune devrait nous faire réfléchir un peu plus. Si on revient à *Vogue* et *Le Devoir*, je suis d'accord avec Alice sur l'article de Sonia machin, mais en même temps je trouve que, contrairement à celui sur la déssexualisation, il pourrait être un article de *Le Devoir*. Dans le fond il ressemble beaucoup à celui de Claude : plein de bons sentiments et de politiquement correct.

*HANNAH.* Dans le fond peut-être. Mais le style... comme disait Alice. Je ne devrais pas enseigner à un nietzschéen comme toi l'importance du style.

*ALICE.* Je ne suis pas d'accord sur le fond non plus. Claude dit ce que le lecteur du *Devoir* veut entendre. Sonia non. Jamais Claude aurait pu écrire une phrase comme la suivante. Un instant que je la cherche... La voici : « Est-ce là le vrai progrès ? abolir le hasard, devenir responsable de tout et donc soumis à une vigilance permanente, celle de savoir saisir l'offre qui nous est proposée » ou cette autre « en nous faisant miroiter un corps parfait (...) c'est surtout notre

conscience qu'on emprisonne (...) ». Et tout cela dans un magazine rempli de photo de femmes plus ou moins habillées, toujours belles, au moins selon les canons courants.

*HANNAH.* Personnellement j'étais particulièrement étonnée par l'article de Sonia. Et, puis, en même temps si j'y pense... non. Une nouvelle génération de femmes est actuellement responsable des rédactions et cela commence à donner des fruits. Elles n'ont plus vingt ans et elles seraient complètement connes si elles continuaient sans un brin d'ironie et une bonne dose de critique les discours de ceux ou celles qui les ont précédées. C'est un journalisme intelligent. Avec tous les défauts d'un journalisme intelligent.

*ALICE.* Oui. Comme tu viens de le souligner, il y a une cause interne, mais je crois qu'il y a aussi le fait que certaines propositions des couturiers frôlent le ridicule, ce qui crée des levées de boucliers des lectrices...

*IVAN.* Mais pas des lecteurs.

*HANNAH.* On connaît tes idées sur le fait que les vrais « magazines pour hommes » sont *Vogue* et *Elle* et non *Pla-boy*, mais n'empêche que les lecteurs de *Vogue* sont une infime minorité par rapport aux lectrices.

*FIORENZO.* C'est vrai que Claude n'aurait jamais parlé ainsi du hasard. Mais cela est un détail. Les deux ne savent pas faire grincer les idées. Ce qui n'est pas vrai pour l'article de Delhomme dont la connaissance des séances de photos de mode lui permet de faire parler les détails. Ce qui permet à des images de porter des idées...

*IKETNUK.* Dire que dans *Vogue* ce sont les images qui portent des idées... ça ne grince pas trop... surtout que c'est la mode de photographier des corps mouillés. La seule chose grinçante c'est la photo de *L'origine du monde* bouchée par une tête chauve qui apparaît au début de l'article.

*ADOLPHE.* Je ne suis pas d'accord. C'est un montage raté. L'ironie ne passe pas. Ça a l'air trop médical.

*HANNAH.* Moi, je l'aime. Le photographe se moque des hommes, des psychanalystes. Je pense comme Fiorenzo que la force de l'article de Delhomme vient de sa connaissance du travail concret. Du fait qu'il a su tirer des petits événements des éléments théoriques applicables à la société dans son ensemble.

*ADOLPHE.* Claude en tout cas, ne connaît pas le travail concret des putes !

*HANNAH.* Je ne sais pas. L'entrée en matière de Belhomme est captivante. Une agence, pour prolonger le séjour à moindres frais, réserve une seule chambre, dans un hôtel à l'autre bout du monde, pour un photographe et une styliste. Ce qui est normal pour beaucoup de monde...

*IKETNUK.* Qu'est-ce qu'il y a de pas normal ? La styliste a l'œil sur le photographe et...

*HANNAH.* Non. Ce n'est pas ça. C'est exactement le contraire. C'est normal car il semble qu'un homme et une femme puissent coucher dans le même lit sans avoir de rapports sexuels...

*ADOLPHE.* Il n'y a pas de rapports sexuels. J'ai déjà entendu ça ! La la la can... ada ! La la Lacan ado.

*ALICE.* Toujours spirituel ! La normalité « désésexualisée » à laquelle fait allusion Delhomme est une nécessité contingente à travers laquelle on doit passer (*En s'adressant à Iketnuk*) Il est clair qu'on perd quelque chose.

*IKETNUK.* Tout !

*ALICE.* Même tout si tu veux. Mais c'est la seule manière de sortir du tunnel sans perdre la moitié du genre humain.

*FIORENZO.* Sans aller à ces extrêmes il est clair que les positions d'Ik sont quelque peu folklo.

*IKETNUK.* Ah ! les grands penseurs qui, avec leurs formules, mettent K.-O. les esprits simples ! Je regrette mais ce n'est pas avec des formules bon marché qu'on m'assomme. Il n'y a rien de folklorique dans ce que je dis. Ce sont des propos fondés sur quelques centaines de milliers d'années d'histoire...

*HANNAH.* C'est l'insistance et l'acharnement que tu y mets qui fait folklo. Moi aussi, comme toi, j'ai des difficultés à imaginer un homme et une femme « normaux » qui partagent une chambre sans... sans... Même un appartement.

*IVAN.* On pourrait retourner à l'article.

*JOE.* Oui, parce que je ne comprends plus du tout de quoi on parle, où on s'en va. Moi je n'ai rien à dire parce que je n'ai pas lu l'article, mais je suis sûr qu'il serait beaucoup plus intéressant si on prenait *Vogue* américaine. On a tout à apprendre des Américains, non seulement comment faire du cinéma ou des satellites, mais aussi des journaux.

*FIORENZO.* C'est ta fixation sur les Américains réfléchissent mieux. Il y a du vrai. Leur démarche est moins lourde et en même temps plus ancrée. Mais cela peut avoir comme effet une légèreté telle que la pensée s'envole comme des bulles de savon... La post-modernité n'est que la modernité américaine d'après la « révolution » de l'informatique.

*IVAN.* J'insiste. Retournons à l'article car il est déjà dix heures et Hannah est fatiguée...

*HANNAH.* Je ne suis pas fatiguée mais tu as raison... ce soir on s'en va dans toutes les directions.

*ADOLPHE.* Je ne suis pas d'accord. On est incapable d'aller dans toutes les directions. Au moindre détour le commissaire Ivan Cassecouilleovitch nous rappelle à l'ordre.

*ALICE.* La partie finale met au premier plan les détails...

*IKETNUK.* C'est ce que j'aime.

*ALICE.* Dans l'article les détails ont la fonction exactement opposée à ce que tu imagines. Ce sont les signes de la désésexualisation... Ce ne sont pas les détails du corps de la femme, qui échappent souvent à l'œil du photographe, qui comptent mais le détail du décor. Écoutez ce qu'il écrit : « Rapidement, il saute aux yeux que dans telle image où figure une fille au corps ravissant, ce sont les trophées de chasse suspendus au mur tendu d'un vieux papier peint à fleur, qui ont focalisé toute l'excitation du photographe »

*IKETNUK.* Ça ne fait que confirmer mes idées. Dans la mode ce sont tous des pédés. Les photos sont toujours trop quelque chose. Ne pouvant pas s'appuyer sur le désir ils font n'importe quoi

par rapport aux femmes. Il faut seulement espérer que des lesbiennes prennent la relève. Après avoir suivi des cours de Marie Françoise Plissard ou de l'incroyable Bettina.

*FIORENZO.* Vrai. Mais alors il faut se poser la question de pourquoi le domaine de la beauté féminine est devenu le domaine des homos.

*ALICE.* C'est vrai qu'ils sont la majorité parmi les couturiers mais ce n'est pas sûr que ce soit vrai pour les photographes.

*IKETNUK.* Tu penses que si Valentino choisit un photographe...

*ALICE.* Ça nous éloigne...

*IKETNUK.* Pas du tout, C'est là le fond du débat ! Ce que vous appelez déssexualisation n'est que la déssexualisation de la femme faite par les pédés. Si ce n'est pas le fond ça !

*ADOLPHE.* Ce sont les machos comme toi qui déssexualisent, pas ceux que tu appelles pédés.

*IKETNUK.* Ce n'est pas parce que tu baisses sous tous les râteliers...

*FIORENZO.* Ces détails « à côté », font désormais partie de la culture moderne et cela indépendamment des tendances sexuelles. Ce sont les indices d'un raffinement culturel et artistique qui probablement n'en est pas un. Le fait qu'on déplace le centre ou qu'on dise qu'il n'existe pas de centre relève de l'incapacité à penser « fort<sup>1</sup> » sans tomber dans le dogmatisme. Ce sont des détails qui, voulant nous libérer de la présence, nous forcent dans le plus mauvais kitch. Il suffit de considérer les succès de Kundera, un romancier qui a très peu de choses à dire, qui n'a pas de style mais qui est aimé pour son kitch anti-kitch.

*IKETNUK.* Par la mousse de la société. Les gonflés et vides.

*FIORENZO.* Le détail des poils qui sortent de la petite culotte (*en se tournant vers Iketnuk*) est jugé trop facile et le facile est considéré « facile » même quand c'est ce qu'il y a de plus difficile.

*HANNAH.* Là tu me perds.

*ALICE.* Je crois qu'il veut dire que la tendance est de mettre l'étiquette *facile* sur ce qui est difficile pour s'en débarrasser.

*FIORENZO.* Oui. C'est à peu près cela.

*IKETNUK.* *Ite missa est.* Les intellectuels ont parlé. Allons-nous rafraîchir les idées avec une blonde à la Bodega.

*IVAN.* Avec tout ça on n'a pratiquement rien dit de l'article de Claude. Et pourtant il aborde le thème de la prostitution qui nous avait donné assez de maux de tête il y a deux semaines. Je propose que Fiorenzo ou Alice écrivent quelques pages qu'on discutera la semaine prochaine.

*ALICE.* Si pour toi ça va, je peux m'en charger.

*FIORENZO.* Parfait. Si j'ai quelques idées qui me semblent intéressantes je t'envoierai un courriel.

*IVAN.* Ik, je ne peux pas venir à la Bodega. Demain je dois me lever à quatre heures.

---

<sup>1</sup> Allusion à la pensée « faible » de Gianni Vattimo ?

*IKETNUK. Va te faire...*

## Con (prostitué)

Il n'y eut que ce courriel de Fiorenzo : « La prostitution est le papier-tournesol social qui vire au noir dès qu'il vient en contact avec des abrutis. Pourquoi ? Parce qu'elle est le lieu où deux fondements de l'humanité, le sexe (comme porte-parole du plaisir) et l'argent (comme porte-drapeau du pouvoir) se court-circuitent et le court-circuit déclenche un incendie ». Et à partir de là...

\* \* \*

*IKETNUK* Ceux qui me font le plus chier ce ne sont pas les commerçants et les bons pères de famille qui veulent un quartier propre pour leurs affaires et leurs enfants. Je laisse à d'autres moins exigeants la tâche de les critiquer. Les bornes qu'on a fixées à leurs cerveaux les rendent presque sympathiques. Non, ceux qui me font vraiment chier n'ont pas de bornes : leur « intelligence » s'étale partout comme la célèbre confiture mais se réduit à un film si mince qu'elle devient imperceptible : ce sont les belles âmes qui défendent les putes avec une impudicité révoltante. Ceux qui, pour avoir le courage de les défendre, se sentent obligés de faire des paquets cadeaux de l'exclusion : putes, squeegees, sans-abri et drogués ; tous dans un même sac (biodégradable). C'est quoi ce melting-pute ? Ils nous disent que les putes « C'est des braves gens. Des gens comme nous. » Non, elles ne sont pas braves et elles ne sont pas des gens comme vous. Si elles l'étaient, elles seraient bien installées dans un appartement avec beaucoup de lumière à Outremont ou dans un duplex sur Prince Arthur ou sur Drolet (en bas de Marie-Anne).

Vous n'êtes pas comme elles, chers pamplemousses à tendance humanitaire. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de la surveillance des clients ? Vous nous faites une tête avec le client roi et puis, comme ça, sans explication aucune vous nous dites que les clients des putes ne sont pas des vrais clients. Qu'est-ce qu'ils ont de si spécial ? Même s'ils sont spéciaux, ce sont eux qui font vivre le commerce. Voulez-vous faire augmenter le chômage ? C'est cela que vous voulez ? Donc vous introduisez une surveillance policière « à l'égard des clients plutôt que des prostituées. » pour affamer les vendeuses de sexe ! Malins ! Vraiment des petits malins ! Vous voulez sauver la chèvre et le chou. Mais, vous n'y réussirez pas car le sexe rend intelligents même les cons. Les clients trouveront le moyen de contourner les policiers (qui n'ont jamais brillé par leur perspicacité) et le commerce de la chair ne périlitera pas.

Un conseil pour terminer. Si vous voulez vraiment sauver la chèvre et le chou, payez les putes à ne rien faire. Soyez à l'avant-garde ! Cassez le lien entre salaire et travail ! Donnez-leur assez d'argent pour leur permettre de faire la vie... qu'elle veulent. Je suis sûr que vous êtes assez malins pour trouver une manière de récupérer cet argent (en vous prostituant dans des bureaux propres, par exemple).

*PATXI* « Et voilà qu'une femme, une pécheresse de la ville (...) se tenant en arrière à ses pieds et pleurant, commença à lui arroser les pieds de ses larmes et les essuya avec ses cheveux, elle lui baisait les pieds et les oignait de parfum. » Que d'iconoclasties faciles sur la prostituée et Jésus n'avons-nous pas dû endurer ! Que de paresse intellectuelle ! Si on mesurait l'intelligence et la profondeur des athées et des anticléricaux en partant de leurs sarcasmes à propos de Marie-Madeleine et Jésus, on risquerait de voir zéro partout.

Jésus rencontre la pécheresse dans la maison du riche Simon et en aucun moment on ne peut douter du choix de Jésus. C'est là l'enseignement fou, bouleversant et révolutionnaire du Christ :

mieux vaut être prostituée que riche. Et non seulement parce qu'il est pratiquement impossible pour le commerçant d'accéder au règne de Dieu tandis que c'est facile pour la prostituée, mais aussi parce que la prostituée contribue à atténuer les douleurs que le riche amplifie.

*RENZO*

### Dessous ou dessus ?

J'avais dix-sept ans  
elle entre seize et cinquante.

Elle tendit la main  
*Viens*  
Dans sa main mon corps,  
moi dans sa lumière,  
Un tapis rouge et gras vers le deuxième.

*Lave-toi*  
Je me lavai.  
*Laisse lui un petit cadeau,*  
*elle est si gentille*  
Je laissai cent francs  
sous la veilleuse

Sa jupe glissa  
sa blouse vola et  
nue l'âme apparut

*Déshabille-toi.*  
Je me déshabillai.  
*Dessous ou dessus ?*

Je ne sais pas ce que je répondis.  
Je ne sais pas si je répondis.  
Je ne sais pas si elle était dessous ou dessus.  
Je ne l'ai jamais su.

Elle se frottait avec un gant rose et  
me disait que j'étais un brave garçon et  
que j'aurais pu lui faire un petit cadeau et  
que je pouvais lui mettre une main sur les seins  
*je suis gentille, tu vois?*  
et que j'aurais pu même les embrasser  
*ne sois pas si timide.*

Je n'osai pas.  
Je lui laissai mes derniers cent francs.  
J'étais un brave garçon.

Elle un ange.

*HANNAH* Je n'ai pas de grandes théories sur la prostitution et je n'ai jamais cru aux croisades. Je n'ai que des histoires à raconter.

Depuis quinze ans elle est mariée avec un homme qu'elle aime énormément et depuis quatre ans elle a un prostitué. Il vient une fois par semaine : le mardi ou le mercredi ou le jeudi, selon. Cela peut paraître étrange mais elle ne se rappelle pas comment le tout a commencé. Bah, ça ne doit pas être si important. Bernard est sur le bien-être social et est toujours disponible le matin (son mari, comme un petit robot bien programmé, part pour l'université à dix heures piles). À onze heures pétantes commence le rite immuable.

Quand elle entend son pas dans l'escalier, elle met la cafetière sur le feu. Ils boivent leur café. Il lui masse le cou pendant qu'elle fume une cigarette. Il s'agenouille devant la chaise, enlève sa culotte, lui met un doigt dans l'anus et il la lèche jusqu'à l'orgasme « normal ». Il se lève. Il s'essuie le visage sur ses joues. Il lui met deux doigts dans le vagin et il lui fait avoir sept ou huit orgasmes « lacustres » — c'est la seule concession aux noms cucus qu'ils font. Elle est debout pour son dernier orgasme. Le foutre s'écoule le long des jambes. Pour l'auto-lavage, comme dit Bernard. Elle essuie le plancher. Midi. Elle s'habille. Elle lui paye un repas à l'Express. Ils parlent de tout et de rien (souvent elle lui parle des rapports difficiles avec sa mère).

Il ne lui a jamais rien demandé. Elle ne lui a jamais rien demandé. Seuls un repas et quelques centilitres de cyprine, à onze heures du matin, le mardi, le mercredi ou le jeudi.

*IVAN* Dans ma jeunesse j'avais un rêve fort romantique : faire la révolution en Italie du nord à la tête d'une armée de putes siciliennes. Les putes siciliennes incarnaient pour moi un monde solaire, sensuel, riche d'histoire et de culture ; un monde méprisé par une bourgeoisie blafarde et vulgaire qui s'enrichissait dans la grisaille des ternes usines de la morne banlieue milanaise. Maintenant, je n'ai aucun soubresaut romantique à la vue de l'armée des prostituées des pays de l'Est qui ont envahi la riche Europe.

*ALICE* Le débat sur les maisons closes qui vient de faire surface dans les milieux politiques québécois devra être élargi aux maisons closes pour femmes. L'évolution des mœurs sexuelles, l'importance (en nombre et qualité) des discours sur le corps de la femme, l'indépendance économique toujours croissante (même si de manière conjoncturelle nous assistons à des retours en arrière), permettent finalement d'approcher le « problème » du plaisir des femmes. L'écran des sentiments, la maternité et la peur des hommes ont, jusqu'à présent, empêché de penser le plaisir de la femme dans toute sa splendeur. Penser le plaisir n'est bien sûr possible que là où le plaisir s'est déjà trouvé une place. Cette recherche de la place du plaisir féminin n'a jamais été réellement engagée à cause des contraintes économiques et culturelles de nos sociétés dominées par les hommes. Ce qui ne veut pas dire qu'il faut blâmer seulement les hommes de cette condition « défavorable au plaisir » comme fait Marlène Dageyheim dans son essai sur les causes ontologiques du lesbianisme. Nous ne pouvons pas présenter des solutions en quelques lignes. Ce que nous pouvons faire, en revanche, c'est de présenter les pistes de réflexions que nous avons engagées dans un livre à paraître chez Minnesota University Press (*The Big Bang of Female Sexuality*). Nous n'avons pas l'espace non plus pour justifier notre choix d'appeler les « maisons closes » pour femmes Open Houses (acronyme OH). Voici donc quelques-uns des éléments que nous considérons importants dans la thématique du plaisir des femmes :

- La sexualité féminine est polymorphiquement polymorphe dans le sens que chaque embranchement de la sexualité engendre de nouveaux embranchements qui à leur tour en génèrent d'autres, etc. Tandis que le polymorphisme mâle est à un seul niveau, le polymorphisme féminin est, au moins théoriquement, infiniment profond.
- Les OH devront avoir une structure dynamique pour permettre l'adaptation aux humeurs des femmes. C'est ce que nous appelons la théâtralisation des OH.
- L'écran des sentiments qui empêche la libre jouissance de la femme non seulement ne peut pas être complètement supprimé mais il doit être régénéré à chaque rencontre (le problème réel étant celui de son épaisseur). Contrairement aux tenants de la révolution sexuelle des années soixante du XX<sup>e</sup> siècle, nous croyons que la sexualité féminine (à cause de sa polymorphisation ontologique) doit toujours passer par une « symbolisation de déclenchement ».
- Les artistes des OH (hommes et femmes) seront formés pour provoquer surtout des orgasmes de type utéro-annexiel « celui qui apporte la jouissance maximum (...) jouissance tellement vive qu'elle n'est pas compatible avec la maintenance de la sensation d'exister pour la femme. » (F. Dolto).
- La durée du séjour dans les OH ne sera pas contrôlée.
- Des salles d'attente insonorisées seront disponibles pour les enfants qui accompagnent leur mère.

Je suis sûre qu'une fois qu'on se sera aperçus de l'augmentation de productivité causée par les OH, les séances seront financées par les entreprises ou l'État (le partage entre financement public et privé dépendra des niveaux de privatisation). Les résistances plus fortes contre les OH viendront sans aucun doute des milieux homos masculins et des milieux psy (surtout psychanalyse). Il est malheureusement très difficile d'admettre, pour une femme qui a milité en faveur du mouvement gai, que l'homosexualité masculine est l'ennemi principal des femmes qui revendiquent le droit à la jouissance et que cela est vrai surtout quand l'homosexuel mâle est lié d'amitié avec les femmes.

*JOE* Dans une des moments les plus réussis de l'histoire du cinéma Nagisa Oshima filme une geisha qui masturbe un vieux clochard. Une séquence qui refuse d'accepter que la laideur, l'indigence et la vieillesse n'aient pas leur droit à un instant de bonheur.

*URSULA* Et la pute, sans-*ABRIS* qui se pique ?

*FIORENZA* La prostitution est le phénomène humain le plus important que la sociologie et l'anthropologie aient pillé à la philosophie. Pour s'assurer que les philosophes ne fassent pas un retour en force sur le terrain de la prostitution — et, plus en général, du sexe — elles se sont empressées de l'inscrire dans les problématiques « sociales ». Le fait d'ajouter l'épithète *sociale* à un phénomène leur semble suffisant pour se protéger contre les incursions philosophiques — exactement comme la physique avait éloigné la philosophie avec la mathématisation de la nature introduite par Galilée, en la reléguant à un rôle de couverture épistémologique. Se demander si la prostitution doit être légalisée et comment (maisons closes ou quartiers comme à Hambourg) est selon nous un problème politique qui n'a aucune corrélation avec la pensée philosophique. Il serait facile de trouver des philosophes appartenant à la même école ayant une vision très différente de la prostitution comme il serait aisé de trouver des philosophes à la pensée très éloignée parlant de la prostitution de la même manière. Et ceci, pas parce que la prostitution est un thème léger qui peut être abordé de milles manières différentes sans que le fond soit influencé, mais exactement pour la raison contraire : parce que la prostitution renvoie au rapport entre espace public et privé

du corps. Si à cela on ajoute la dimension économique, il est aisé de comprendre pourquoi les philosophes modernes laissent très volontiers le sujet aux sociologues : ils ne veulent pas se faire écraser par le poids de leur propre sexualité ou non-sexualité. L'exception Foucault qui, abordant la sexualité en partant de la sienne, doit se protéger avec une dimension historico-généalogique qui enlève beaucoup de force à sa pensée — d'un certain point de vue, il doit devenir sociologue et anthropologue et donc rester dans une dimension phénoménologique sans aucune épaisseur. Les sociologues avec leurs choix méthodologiques réducteurs (nous n'employons pas ici *réducteurs* dans un sens axiologique) sont obligés de nous livrer n'importe quoi — ce qui, tout en n'étant pas un mal en soi, ne fait pas progresser la réflexion. Nous ne pouvons donc qu'affirmer que le terrain n'est pas prêt pour permettre à nos faibles forces de penser la prostitution sans tomber dans les autoroutes sociologiques; la philosophie, en abandonnant ce champ de pensée à la sociologie, oblige ceux qui aimeraient y accéder dans une optique moins « scientifique » à un travail de nettoyage des étables digne d'un nouvel Héraclès, et nous n'en sommes pas. Ce que nous pouvons par contre faire, c'est poser quelques questions qui, tout en étant assez personnelles, devraient avoir une tonalité plus philosophique que les considérations de mes amis du Trempet.

Considérons, comme point de départ, une définition de la prostitution bien connue et qui nous semble refléter de manière assez précise le concept courant de « livrer son corps aux plaisirs sexuels d'autrui pour de l'argent. » Est-ce l'argent qui fait problème dans cette définition, ou le fait de « livrer son corps » ? Est-il possible de donner une signification quelconque à « livrer son corps » sinon dans une vision naïve d'une âme séparée du corps (ou d'une volonté, si on préfère ce terme plus neutre) qui dirige la *masse* d'os et de chair que l'on subsume sous le concept de corps ? Ou, ce qui fait problème est-ce le fait qu'il n'y ait pas d'échange de plaisir ? Mais, si tel est le cas, doit-on considérer que l'économie (le *do ut des*) est au fondement du plaisir ? Le rapport de prostitution n'est-il pas le rapport le plus pur (mais qu'est-ce que *pur* ?) ; celui qui, comme la prostitution sacrée de l'Antiquité, permettrait à l'humain de sortir de soi (du rapport économique du *si je te donne tant tu me dois tant*) pour s'inscrire dans le cercle du divin et donc du don ? Et comme dernière question, à saveur un peu trop sociologique à notre goût : est-ce que la violence est consubstantielle à la prostitution ou est-elle un simple accident historique ?

## Catherine (Millet)

Les pamplemousses sont ronds et roulent sans faire de mousse. En roulant ils écrasent, sans s'en apercevoir, tout ce qui est moins grossier qu'eux et il se bloquent, souvent après un long détour, devant plus grand qu'eux. N'importe quel phénomène social, culturel, scientifique, politique... n'importe quel *ique* ou n'importe quel *logue* est une occasion pour étaler leur capacité de tourner en rond. On peut faire toutes les critiques qu'on veut aux pamplemousses, mais... mais, il serait profondément injuste de ne pas leur reconnaître la capacité de sentir les odeurs sociétales (sic !) comme des vieux chiens de sociologues. Il arrive parfois qu'ils aient trop le nez dans le caca — les dossiers sur les médias qui ne cessent de revenir dans leurs pages, en sont un bon exemple — et qu'ils ne réussissent pas à détecter l'origine des odeurs, ils sont alors capables d'asperger tout un pays avec des odeurs de réserve pour confondre encore plus les idées.

S'il y a une odeur qui fait partie de la vie de toutes les vies, et donc de celle des pamplemousses aussi, c'est bien celle du sexe et parmi les odeurs de sexe, celles des femelles en rut sont les plus vivifiantes. Imaginez donc si le magazine des pamplemousses français agréés (le *Nouvel Obs.*) et son confrère italien (*L'Espresso*) pouvaient ne pas foutre leurs naseaux dans les pages de « La vie sexuelle de Catherine M. » de Catherine

Millet ! Le N.O. titre « Sexe – Quand les femmes disent tout » et son pendant<sup>2</sup> italien (L'Espresso), la semaine suivante, intitule son dossier principal « Sexe – Les femmes racontent tout ». Et nous du Trempet, nous qui avons dans le nez les pamplemousses de tous les pays, nous essayerons de restaurer les coins aigus après le passage des polisseurs et polisseuses transalpines. Nous réfléchirons, nous aussi, sur les femmes qui parlent de sexe et nous prendrons, nous aussi, le livre de Millet comme fête de turque. Une façon facile, convenons-en, de ne pas trop lisser les coins, c'est de laisser chaque membre prendre sa place sans se faire déranger par son voisin. Les Trempetiens présenteront leur point de vue sur le livre de Millet dont l'histoire peut être résumée en quelques mots : *Catherine, directrice de la rédaction de la revue Art Press, raconte, dans les moindres détails et dans des termes qu'autrefois on disait crus, comment ses trois orifices principaux, plus proches qu'on ne le pense dans l'espace sexuel, sont visités par un nombre de bites pratiquement incalculable. Des considérations et des réflexions de l'auteur guident le lecteur dans l'interprétation d'un monde où la mécanique est reine.*

Personne n'est vacciné contre toutes les formes de pamplemousserie<sup>3</sup> surtout quand on aborde un sujet aussi complexe que celui des femmes de sexe. Mais les membres du Trempet n'ont pas peur de se mouiller et de risquer de se trouver côte à côte avec des journalistes aux idées courtes et aux bibittes longues.

P.S.

Millet a affirmé dans plusieurs entrevues qu'il ne s'agit pas de fiction mais de comptes rendus authentiques de rencontres et de fantasmes réels.

*HANNAH* J'aime les provocations quand elles servent à provoquer les bourgeois, et encore ! J'ai beau fournir des efforts, les livres de cul, crus, je ne les digère pas. À la page trente du livre de Millet, je n'en *POUVAIS* plus. Non seulement ça ne m'intéressait pas, mais ça me déprimait. Profondément. Comme Gary, je pense que le sexe on le fait et on n'en parle pas. J'aime les livres qui suggèrent et qui croient en l'intelligence de la lectrice. J'aime les écrivains qui n'ont aucun besoin d'étaler quoi que ce soit sur le présentoir du corps et qui, quand ils dissèquent, ne se regardent pas faire. J'ai toujours considéré que l'étalage de bites et de vulves est sans intérêt, ennuyeux et sans charme et que la parole sur le sexe détruit le plaisir par complaisance. Entre le sexe et la vie il y a un monde. Il y a un monde, comme entre l'écriture et la vie.

*JOE.* J'en ai connu, des femmes comme celle-là. Elles jouent à une bite repousse l'autre quand la chair est ferme et s'accrochent à la première couille molle venue quand la parole seule est fringante. Je n'achèterais pas ce livre même s'il coûtait le même prix que le papier-cul.

*FIORENZO.* Le livre de Millet n'est pas intéressant en soi, mais il partage ce non-intérêt avec bien d'autres et donc, si on veut en parler, il vaut mieux le faire de manière civilisée : il n'est d'aucune utilité de descendre Millet comme si elle subsumait tous les mauvais livres qui envahissent la scène littéraire. « La vie sexuelle de Catherine M. », mérite d'être considéré comme un phénomène socioculturel qui jette une lumière, sans doute tamisée par le manque de maîtrise de la langue de l'auteur, mais quand même une lumière, sur ce que l'on peut appeler la « littérature de vie » féminine. Millet n'a besoin ni d'afficher « à la Flaubert » que Catherine M. c'est elle, ni de le cacher comme beaucoup d'auteurs de livres « osés » l'ont fait depuis des siècles. Elle est là, en première, en deuxième et en troisième personne. Elle est toute là : elle décrit Catherine en train de...,

---

<sup>2</sup> J'avais écrit « perdant », lapsus facilement compréhensible après la victoire de Berlusconi qui a l'Espresso comme un des ses ennemis les plus acharnés.

<sup>3</sup> L'APAP (Association des Pamplemousses Agréés Parisiens) a dénombré 329 formes communes et 1256 extraordinaires dont une très insidieuse pour les esprits libres : l'anti-pamplemousserie automatique.

commente ses actions et les situe dans un cadre psychanalytique. Elle est en même temps scénariste, metteur en scène et actrice d'un film tourné dans sa tête, par son corps, pendant une trentaine d'année et mis en image pour les autres quand, je présume, elle ne croyait plus pouvoir jouer le rôle de déclencheur de désir. Si, du point de vue littéraire, les cent-soixante-dix premières pages pouvaient être réduites à trois ou quatre sans que le lecteur perde quoi que ce soit, du point de vue sociologique cet amoncellement de pénétrations est intéressant car il nous montre comment la quantité, tout en ne se transformant pas nécessairement en qualité, ne dégringole pas non plus vers une bouillie informe. Une femme qui choisit de se donner à des dizaines d'hommes dans des intervalles très courts (pour ne pas dire en même temps) non pas parce qu'elle a besoin d'argent (comme une pute) ou parce que son désir est irréfrenable (comme une nymphomane) mais parce que, dans le désir des autres, elle trouve le carburant du sien, n'est peut-être pas une nouveauté ; que cette même femme (une bonne femme avec une bonne position dans la bonne société) décide d'étaler sur le comptoir de la boucherie de l'édition les meilleurs quartiers de sa viande sans se soucier des mouches à merde qui tournent autour, cela ne relève pas seulement du courage ou de besoins personnels mais du fait que la société est passée du stade de la libération sexuelle à celle de la libération morale, du corps comme instrument de plaisir. Cette libération morale (mais il vaudrait mieux dire « libération de la morale ») n'implique ni amoralisme ni immoralisme mais un « papillonnage » de la morale qui choisit ses fleurs au gré des événements qui créent l'individu. La quatrième partie du livre (les quarante dernières pages) sont certainement les plus intéressantes, les plus pensées, les plus stimulantes (c'est le cas de le dire) pour un lecteur normal, celui qui dans un livre cherche une exposition du monde (ou d'un monde qui a une quelque analogie avec le sien) et non le lecteur « professionnel » qui lit parce qu'il doit faire des comptes rendus ou le drogué qui lit parce qu'il ne peut faire rien d'autre. La quatrième partie (*Détails*), c'est la partie réflexive. Elle réfléchit naïvement comme quand elle se questionne sur l'excitation que lui procure la fellation (*Reste le mystère, pour moi, de la transmission de l'orifice supérieur à l'orifice inférieur*) ; comme une bonne écolière (*Écrire un livre à la première personne relègue celle-ci au rang de troisième personne*) ; de manière pédante et sans tête ni queue (*Comme la multiplication de deux nombres négatifs donne un nombre positif, ce plaisir est le produit [...] de [l'] absence aperçue et de l'horreur qu'elle [...] suscite*) ; comme l'enfant qui découvre la philo via Lacan et nous dit que le regard *est le siphon par où s'évacue mon être*. Elle se présente au lieu de se représenter. Et cela fonctionne mieux, comme quand elle nous dit qu'elle a dû passer la trentaine pour comprendre que *Mon propre plaisir puisse être la finalité d'un rapport sexuel*. Sans doute de manière très critiquable, mais elle réfléchit — par ailleurs la « manière critiquable » n'est-ce pas le propre de la réflexion partagée ? Le livre de Millet ouvrira la bouche à bien d'autres femmes, on aura des tonnes de mauvaise littérature mais aussi quelques réflexions intéressantes qui lanceront les nouvelles générations dans de nouveaux terrains à essarter, dans de nouveaux mondes à déchiffrer.

*ADOLPHE*. Une occasion ratée. Ça démarre bien, sans trop de frous-frous ; un réalisme de bon aloi, quelques considérations psychologiques de trop, mais l'ensemble se tient. Ça fait bander, c'est ça qui compte. L'ensemble se tient dans les trois premières parties mais, dans la quatrième, Millet se laisse avoir par un intellectualisme de bas étage. Elle fait des considérations qui se veulent profondes quand, tout au long du récit, elle a montré que de profond elle n'a que trois orifices (comme elle les appelle). C'est dans le chapitre « Maladie, saleté » qu'elle n'a pas su saisir deux occasions en or que n'importe quel écrivain moindrement doué n'aurait pas laissé échapper : la première c'est quand elle nous parle de ces *incidents scatologiques qui se produisirent quand j'étais en compagnie d'hommes beaucoup plus âgés que moi, l'un et l'autre pouvant être assimilés, pour des raisons d'ailleurs différentes, à des figures paternelles* ; la deuxième quand Éric lui promet *d'être un jour sous un chien dressé*. Je dis bien qu'elle a raté des occasions en tant qu'écrivain car il est

notoire que, dans la vie sexuelle, il n'y a pas d'occasions ratées : on a ce qu'on sait avoir et on donne ce qu'on peut donner. Le fait qu'elle n'ait pas su accepter ces deux offrandes du hasard me fait penser qu'elle a sans doute écrit la quatrième partie en premier et que, après seulement, elle a décidé d'ajouter du matériel pour soutenir ses considérations. Si la première occasion lui avait permis d'aller au-delà de la scatologie pasolinienne pour avoir le père par derrière, c'est surtout la deuxième *qui ne se réalisa jamais, sans que je sache si nous manquâmes l'occasion ou s'il jugeait que cela devait rester de l'ordre de la fabulation* qui lui aurait permis de faire une *vraie immersion dans l'animalité humaine*. Elle aurait eu le choix de compter les bittes des chiens avec celles des hommes (dans le chapitre *nombres*) ou de les mettre dans un ensemble à part (dans le chapitre *espace*) mais, quel qu'eût été son choix, elle aurait donné au sexe ce qui est au sexe avant que la pensée ne le réduise à un reste d'animalité. C'est dommage. C'est dommage pour nous qui aurions sans doute eu nos horizons ouverts sur d'autres espèces, c'est dommage pour Catherine Millet qui, honnête femme, continue à être embourbée dans les moralismes les plus poisseux. Lisez la réflexion profonde qu'elle nous livre pour justifier sa fierté quand on lui dit qu'elle fait très bien des pipes : *Ce n'est pas que j'aie été privée d'autres gratifications dans ma vie personnelle [...] il y aurait un équilibre à maintenir entre l'acquisition des qualités morales et intellectuelles qui attirent l'estime des semblables, et une excellence proportionnelle dans les pratiques qui font fi de ses qualités, qui le balaient, les nient*. C'est quoi cette histoire de qualités érotiques qui nient les qualités morales ? Depuis quand existe-il des qualités morales ? Va *mollusque*, va faire une autre tranche de psychanalyse. Va et que Dieu te pardonne.

*URSULA*. Une bourge qui écrit pour des bourges sur des bourges. Je n'y vois aucun intérêt ni littéraire, ni politique, ni social... on n'avait pas besoin d'une vieille conne qui met noir sur blanc toutes ses aventures pour savoir que dans la classe bourgeoise on a toujours eu des dépravées qui épataient avec leur cul. De la merde.

*IVAN*. Il est difficile et parfois même inutile de dire si une œuvre se situe dans la queue d'un cycle ou si elle est dans le peloton de tête d'un nouveau. Difficile, mais pas dans le cas du récit de Catherine Millet. Est-ce à dire, comme on l'écrit dans les magazines ou on le suggère à la télé, que Millet fait partie du peloton de tête du tour de sexe des femmes « qui disent tout » ? Encore plus. Est-elle une des auteurs qui bâtiront la littérature du XXI<sup>e</sup> siècle comme une littérature de femmes, pour les femmes ? Il me semble évident, même après une lecture assez superficielle, que le récit de Millet est plutôt dans la queue du vieux cycle : elle clôt une période dans laquelle la femme, comme personnage littéraire et personne réelle, vit et s'alimente dans les schémas bâtis par les hommes, pour les hommes. Son engouement pour les pipes, l'importance qu'elle donne aux hommes comme architectes de son image, son manque de sensibilité envers les femmes, sont plus que des indices du fait qu'elle a complètement intégré le discours hétérosexuel mâle et que, dans l'objectification, elle a trouvé la source principale de son plaisir — objectification de soi ou des autres, cela ne fait aucune différence. Le fait qu'elle participe à la fermeture d'un cycle, n'a rien de négatif en soi. On a besoin de gens qui analysent et nettoient les restes d'une époque qui s'éclipse : ils sont importants, souvent même plus que ceux qui ouvrent une nouvelle époque car, sans leurs patchworks du passé, réalisés avec la machine à coudre de la réflexion, les défricheurs risqueraient de geler dans la broussaille. Qu'on me pardonne le saut gigantesque, mais on pourrait dire que Millet est l'équivalent de Proust<sup>4</sup> et qu'on attend encore l'arrivée de Joyce (Angot aurait pu être un début mais elle trop coincée dans son malheur pour pouvoir ouvrir quoi que ce soit de nouveau, au niveau du style ou du contenu). Celles qui ouvriront un nouveau cycle auront le style qui convient pour finalement aborder la sexualité du côté des femmes : une sexualité animale sans

---

<sup>4</sup> Est-ce un hasard si Millet dit qu'elle sait « peaufiner » les sexes des hommes et que Proust n'était pas aux premières armes dans ce domaine ?

être bête, qui ne refuse pas de compter mais qui préfère laisser conter ; qui, par moment, peut être dans la démonstration, sans que celle-ci soit sa manière d'être. Celles qui, sans le moindre effort, éviteront les banalités du genre : *le cratère brunâtre du trou du cul et la vallée cramoisie de la vulve* pour donner au corps ce qui est au corps et au style ce qui est au style.

*BERNARDO.* Interchangeables ? Deux titres : *La vie sexuelle de Catherine M.* et *Les monologues du vagin*. Deux paragraphes en quatrième de couverture. Le premier : *L'œuvre de Xxx donne la voix aux fantasmes et aux peurs les plus profondes des femmes, il est sûr que personne, après avoir lu ce livre, ne regardera plus le corps d'une femme, ou pensera au sexe, de la même manière.* Le deuxième : *L'œuvre de Xxx constitue, à coup sûr, l'un des livres les plus audacieux et les plus stupéfiants que la tradition érotique ait donnés à la littérature française.* Les deux paragraphes s'appliquent-ils au même livre ? Si non, lequel s'applique à lequel ? Vous pouvez les associer comme vous voulez et cela ne changera pas grand chose. Ce que je peux vous dire c'est que, le premier s'applique au livre de Eve Ensler, *The Vagina Monologues*, le deuxième au livre de Catherine Millet. Il est étonnant de voir comment, après des centaines de déceptions, je puisse continuer à me faire avoir par les quatrièmes de couverture, une fois que le titre m'a bien émoustillé. Devant un livre, j'ai la même réaction que devant la beauté des femmes : si l'enveloppe est belle, je me laisse prendre. Comme pour les femmes, par contre, je ne donne aucun poids aux critiques (éventuellement plus on critique négativement, plus je me sens attiré). J'ai oublié de dire que le livre d'Ensler a une préface de Gloria Steinem et, les préfaces aussi, ont une grande influence lors de l'achat. Pas vraiment leur contenu, à vrai dire, mais le nom de l'auteur et le rapport avec le titre. Si, par exemple, le livre de Millet avait une préface de Sollers je ne l'aurais jamais acheté mais s'il était préfacé par, que sais-je ?, Cioran ou Cixous, je l'aurais acheté sans même lire la quatrième de couverture. La préface de Steinem était pour moi l'assurance que le titre n'était pas un attrape nigauds (pour reprendre la comparaison avec la beauté des femmes, Steinem était pour moi l'assurance que les seins si bien mis en valeur par un chemisier qui « tombait » bien, n'étaient pas des grains de maïs emballés dans un *Wonderbra* rembourré). J'ai lu le livre de Millet et pour le terminer j'ai dû me convaincre que je ne lisais pas pour mon plaisir : comme Millet je me suis laissé fourrer par tous les trous de mon cerveau avec des mots de toutes les formes et aux consistances les plus variées, avec des phrases courtes, de longues, de tordues et de très simples dans une espèce de torpeur corporelle. Comme Millet dans la baise, j'étais indifférent dans la lecture — ce qui, pour moi, était nouveau. J'avais presque peur de cette apathie. C'était grave. Très grave. J'ai même pensé être devenu impuissant à lire. Je dois admettre que j'ai toujours considéré les seins comme « fondamentaux » dans l'érotisme (les femmes que j'ai connues ne m'ont certainement pas poussé à changer d'avis !). Imaginez donc quelle surprise devant un livre qui, du point de vue du plaisir, met les seins sur le même plan que, disons, les... les ongles des pieds ! Quelle chance d'avoir acheté en même temps le livre d'Ensler ! Il a suffi que je lise ce que Steinem a écrit à propos de son apprentissage du mot clitoris pour retrouver ma vigueur de lecteur après la débandade Milletienne : *Des années passèrent avant que j'apprenne que le corps des femmes possède le seul organe dans les corps humains avec aucune autre fonction que de ressentir du plaisir. (Si un tel organe existait seulement dans le corps des mâles, pouvez-vous imaginer combien on en aurait entendu parler — et ce qu'on aurait employé pour le justifier ?).* Rien d'inconnu. Tout bien placé — contextualisé, comme diraient certains de mes amis. Simple. Fort. Clair.

*ORGAN.* Je n'ai rien à dire. J'ai arrêté à page 15, incapable de la suivre dans ses considérations sur la béance. Après j'ai lu en diagonale et je ne pas pu m'empêcher de me demander — même si les pénétrations « normales » sont plus qu'abondantes — si son insistance sur les rapports oraux et anaux ne donnaient pas raison à Karl Abraham quand il écrit que les pratiques sexuelles orales et

anales sont, pour les femmes, un moyen d'éviter le contact qui leur rappellerait leur infériorité génitale.

*IKETNUK.* De Kate Millet à Catherine Millet, quelle chute ! Vers la fin de son livre Millet écrit qu'il y aurait peut-être même une lointaine correspondance entre ma façon de peaufiner un pompier et le soin que j'apporte, dans l'écriture, à toute description. Le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle n'est pas lucide ! Son écriture n'est surtout pas soignée, par contre il n'y a pas de doutes qu'elle doit sucer avec une classe incomparable — autrement, comment aurait-elle pu nous donner les nombreux détails qui voudraient agrémente son interminable récit ? Elle est une critique d'art réputée et elle devrait donc savoir qu'entre peindre un tableau et le décrire il y a une certaine différence (elle devrait surtout savoir que certains tableaux abstraits sont plus faciles à créer qu'à commenter !). J'ai lu les vingt premières pages qui m'ont profondément ennuyé et puis j'ai lu par-ci par-là quelques paragraphes. Rien faire, l'ennui ne me lâchait pas — par contre une irritation prête à se transformer en colère prenait toujours plus de place, comme quand je lisais des niaiseries du genre : *il doit bien y avoir un lien intrinsèque entre l'idée de se déplacer dans l'espace, de voyager, et l'idée de baiser ou il y a plus de la vision intérieure de l'artiste dans le tableau que de la réalité elle-même.* J'ai même demandé à mes amis intellectuels si ce n'était pas un homme qui avait écrit le récit. Ils m'ont assuré que non et que seulement un vieux macho comme moi pouvait encore penser qu'il y a une façon féminine et une façon masculine de représenter les va-et-vient du sexe. Ça doit être vrai, mais ce ne l'est pas — heureusement !

*PATXI.* Il ne suffit pas de lire entre les lignes, ni en dessous. Il faut relire les quelques lignes (une dizaine en tout) où sa solitude cesse de se draper dans le manteau rouge du sexe. Il faut l'observer dans les rares moments où le *solide surmoi*, qui lui donne un si grand *don de l'observation*, se laisse observer. Il faut l'écouter quand elle découvre ce qu'on connaît depuis que le monde est monde et qui pourtant est si loin de son monde *mon plaisir n'était jamais aussi vif que lors de la première fois, non pas où je faisais l'amour avec quelqu'un, mais où nous nous embrassions.* Il faut regarder la petite fille qui enroule et déroule les aussières de ses rêves aux bittes de mouillage.

*LOUIS.* L'âme sans secrets n'est que trou. L'esprit sans secrets n'est que vent. Le corps sans secrets n'est que vide. Un livre sans secrets n'est que papier. Dans le secret de la confession la parole biloque l'âme qui s'ouvre à la parole divine, dans celui de l'amour l'esprit se repose, l'ami retrouve l'ami dans le secret de l'amitié. La vie humaine est un tissu de secrets gonflé par le souffle de la chair. Aucun secret dans le récit de Millet. Aucune vie. Même pas la vie de la perversion. Tout est aplati sur l'écran à deux dimensions de l'indifférence et du sexe. Bien des œuvres ont mis à l'épreuve ma résistance à l'impudicité mais presque toutes m'ont permis de trouver dans l'ignominie des pires passions le cri de la vie lacérée. Rien de tout cela dans Millet. Même pas d'impudicité : une machine qui s'unit à des machines et réfléchit comme une machine. Un vide sans angoisse. Un vide plein de vide qui, du vide, ne connaît point le drame.

*NADIA.* Pendant toute la lecture je n'ai pas réussi à me libérer de l'idée que Catherine vit les fantasmes de ses hommes et qu'elle met les siens en sourdine, sinon pourquoi serait-elle toujours accompagnée de son compagnon voyeur ? Ce qui s'accorde très bien avec la phrase suivante : *je me suis spontanément coulée dans la peau des autres pour tenter de prouver par moi-même ce qu'ils éprouvaient.* Je suis incapable de la suivre dans son adoration de la bite. Adoration qui la porte à une image piteuse de son corps (*Hydrocéphale et callipyge, les deux protubérances reliées par un inconsistant bras de mollusque (J'ai du mal à faire exister une poitrine), le tout posé sur deux poteaux qui entravent mais mouvements plus qu'ils ne les facilitent*) ou qui la pousse à se faire uriner dans la bouche dans une passivité toute... féminine. Trop féminine, à mon goût. Toujours dans le

« féminin » voici un des plus beaux passages du livre : *Il fallait d'abord que je me donne littéralement à corps perdu à l'activité sexuelle, que je m'y oublie au point de me confondre avec l'autre, pour, à l'issue d'une mue, m'étant dépouillée du corps mécanique reçu à la naissance, endosser un second corps, celui-ci capable de recevoir autant que de donner.* Vraiment beau. J'ai vécu le même genre d'expérience, au début de la vingtaine et, moi aussi, j'ai mué : j'ai renoncé à croire que les hommes seraient capables de donner et j'ai choisi mes partenaires parmi les femmes. Après ma « mue » j'ai découvert la richesse d'une sexualité qui ne se réduit pas à trois orifices, non seulement les seins (cette « chose » pratiquement inexistante pour Catherine) ont pris une place importante mais tout mon corps, enveloppé d'esprit, a donné, reçu, donne et reçoit. Ce livre m'a laissé un goût amer, un sentiment de profonde d'impuissance. Il m'a montré que même des femmes fortes, indépendantes, intelligentes... quand elles sont des « femmes de sexe » peuvent ne pas amarrer à Lesbos et continuer une vie de misère (sexuelle) entre les bras d'hommes incapables (biologiquement !) de donner.

*ALICE.* Il y en a encore du chemin à faire ! Il suffit qu'une femme écrive quelque chose qui sort des stéréotypes de la culture masculine, qu'au lieu de discuter l'œuvre on discute du lien entre la femme et l'œuvre. Comme si les seules vraies œuvres que les femmes pouvaient réaliser étaient les enfants ! C'est le cas à propos du livre de Catherine Millet. Les femmes disent tout ? Tout à propos de quoi ? Pourquoi pas, « les femmes disent », ou encore, comme on disait il y a une trentaine d'années « prennent la parole » ? ou, pourquoi pas Catherine dit, Geneviève dit, Nathalie dit... ? est-ce que les journalistes titrent « Les hommes... » quand Sollers déblatère sur la littérature, le cul ou la politique, ou titrent-ils « Sollers... » ? On a toujours besoin d'apposer l'étiquette « femme » sur les auteures de notre sexe quand on veut nier leur individualité ou quand elles dérangent.

Catherine Millet a écrit un livre qui a été publié, qui circule, qu'on lit. Catherine Millet est une auteure.

Par rapport à son livre je suis ambivalente — je dis bien par rapport à *son livre* et pas par rapport *aux livres des femmes qui disent tout* : j'aime le courage avec lequel elle prend le droit à une sexualité sans entraves et à en parler à mots ouverts — elle **prend le droit**, elle ne le revendique pas : ce qui rend la vie difficile aux anti-féministes qui s'en prennent, avec autant de facilité, aux revendications des femmes ! Je n'aime pas les considérations et les explications du comportement du personnage Catherine face aux hommes, mais de cela je ne parlerai pas. La manière très crue de raconter choisie par Millet, n'est pas un choix innocent : elle sait qu'elle va toucher certaines cordes sensibles, qu'elle va créer des polémiques dures et à la longue désagréables, qu'elle risque d'être mise à l'index non seulement par les pires réactionnaires mais aussi par les hommes et les femmes « libérées ». Sa décision de ne pas se cacher et de vouloir mouler le plus clairement possible le personnage dans l'auteur est une décision que beaucoup de femmes écrivaines adoptent depuis quelques années et dont la signification politique et littéraire est, à mon avis, très importante. C'est comme si elles disaient : nous n'avons pas besoin de nous cacher derrière des personnages inventés car notre vie est déjà notre invention, elle est déjà pleine d'intrigues, de figures de premiers et de deuxième plan, de contradictions, de rêves, de fantasmes, de luttes... Si nous décrivons avec le plus de participation possible nos malheurs, nos joies, nos gestes, nous sommes automatiquement dans le monde de l'art mais, à différence des « classiques », nous ne courons pas le risque de tout diluer dans des lieux communs stylistiques ayant, souvent, comme seul effet de bercer le lecteur et d'endormir sa curiosité sur le lit du déjà connu. Dans cette présentation « directe », où les standards masculins de représentation sont brisés, Millet se promène sans la protection des sentiments et c'est cela qui dérange le plus. Une femme sans tous les frous-frous

sentimentaux ? Ce n'est pas une femme ! Une femme qui vit sa vie sexuelle comme mieux lui chante et qui s'en fout complètement de ce qu'on dit ? Ce n'est pas une femme ! Oui, une femme ce n'est pas une femme. Mais ce sont les femmes qui ne sont pas des femmes qui ouvrent la voie aux femmes qui seront des femmes. C'est tout.

